

Venez, vous dont l'œil étincelle,
Pour entendre une histoire encore.
Approchez, je vous dirai celle de...

Ces Chercheurs de la Wallonie

Nonante ans de petite histoire et de légende

Jean-Marie HUBART

Avant-propos

Ils ont écrit leur histoire au long de 36 tomes de leur *Bulletin* depuis 1907. Nous ne voulons pas la réécrire, mais rappeler un peu de leur « petite histoire ». Celle qui n'a jamais été écrite ou qui le fut il y a si longtemps qu'elle relève déjà de leur chère Préhistoire. Vraies histoires ou fausses légendes ? Importe-t-il de trancher ?

Rencontre ...

C'était en 1900. Le jeune Arthur Vandebosch est heureux : il vient de terminer quatre ans de service militaire obligatoire. Il vient de commencer sa nouvelle vie de conducteur de travaux dans la carrière de la Société *Cockerill* à Engis. Il vient surtout de visiter le Trou Caheur (Grotte Schmerling). C'est le début d'une vocation. Il redescend le sentier quand il voit un curieux personnage barbu assis sur une grosse pierre. On se croirait dans une légende de Marcelin Lagarde. L'homme mystérieux lui demande si c'était bien lui qui se trouvait tout à l'heure dans la Grotte ... Il voulait y monter lui aussi, mais on avait retiré l'échelle. Il se reposait avant de retourner sur ses pas.

« Que venez-vous chercher dans la Grotte ? » s'enquit Vandebosch.

« Des silex et des ossements. La Grotte a été habitée il y a longtemps à l'époque préhistorique et cet habitat a laissé des outils et des ossements bien intéressants. D'autres hommes viennent chercher ces objets intéressants : on y venait déjà vers 1830 et on a continué. »

La vocation de Vandebosch née quelques minutes auparavant en fut affirmée et définitive (photo 1).

Le curieux personnage s'appelait Ernest Doudou.

Débuts laborieux et mélodie en sous-sol

La Grotte de Rosée fut mise au jour par un tir de mine courant juillet 1906. Elle fut explorée par Doudou et Vandebosch le 15 septembre 1906, un an avant la fondation des *Chercheurs de la Wallonie*. Nous possédons la photocopie d'un article du tome III du *Bulletin* de 1909, où Doudou raconte « La merveilleuse Grotte d'Engihoul ».

La page 71, en laquelle il relate les circonstances préliminaires de la découverte, est furieusement et manuscritement annotée par Vandebosch.

« Toute cette histoire inventée par Doudou a pour but de laisser penser qu'il était au courant du résultat du coup de mine. La vérité est toute autre : feu Léon Lhoist, exploitant de la carrière me mit au courant dès l'événement. [...] ».

Pas content du tout, l'ami Arthur.

En page 76, dans une note infrapaginale, Doudou signale que « Les gours de la Grotte de Tilff signalés dans le présent bulletin par Monsieur Vandebosch sont plus curieux et plus grands que ceux de la Grotte d'Engihoul ». La main rageuse de Vandebosch a barré le terme « signalés » pour le remplacer par « découverts » et insère après son nom « et détruits par Doudou ». La note rectifiée devient ainsi : « Les gours de la Grotte de Tilff découverts

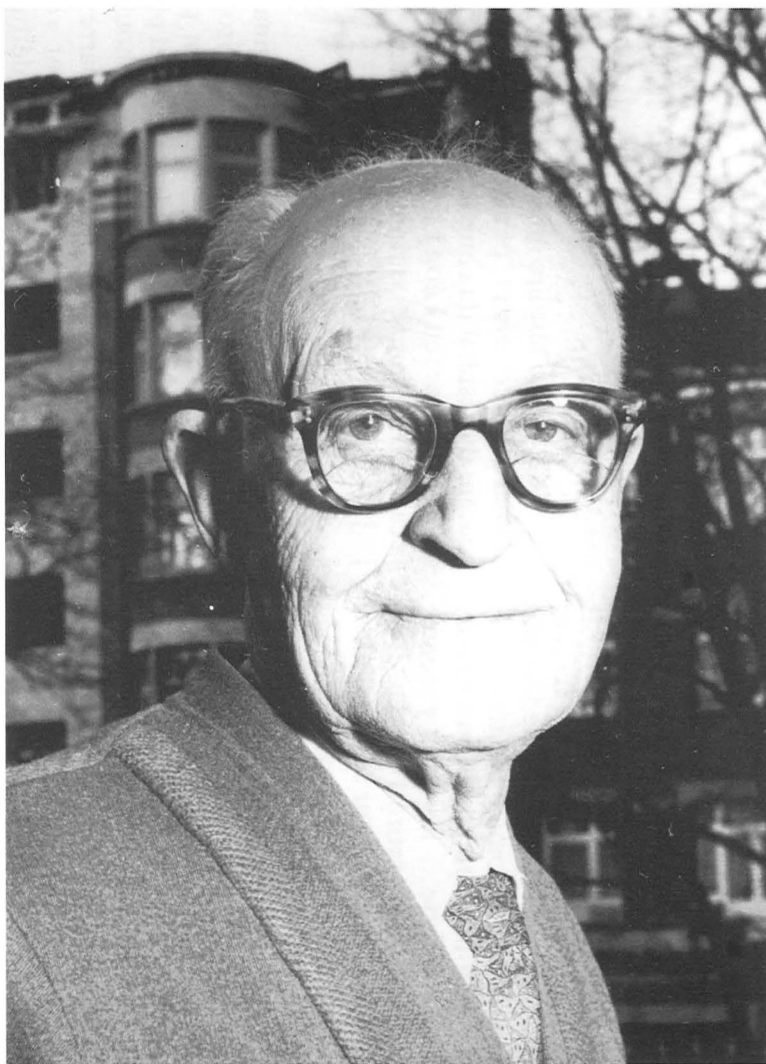


PHOTO 1. – Arthur Vandebosch tel que nous l'avons connu.



PHOTO 2. – Lors de sa découverte, l'entrée de la Grotte de Rosée s'ouvrait à deux mètres au-dessus du plancher de la carrière et donnait accès à un puits profond et dangereux.

[...] par Vandebosch et détruits par Doudou sont plus curieux [...]».

Visiblement, ces deux-là s'adoraient. Cela s'explique peut-être car, *in cauda venenum*, un point d'interrogation indigné de Vandebosch en bas de la page 71 nous laisse encore rêveur après 91 ans. En effet, Doudou écrit : «[...] nos oreilles furent charmées par des notes mélodieuses que produisaient d'innombrables et fines stalactites qui résonnaient au toucher, ou produisaient en tombant sur le sol cristallin des sons harmonieux et intraduisibles. Jamais de ma vie je n'ai entendu des notes aussi mélodieuses.»

Infortunée Grotte de Rosée. Le jour même de sa découverte, non seulement des fistuleuses furent déjà brisées, mais un des découvreurs, ose écrire «jamais de ma vie je n'ai entendu des notes aussi mélodieuses». Certes, il est arrivé à beaucoup d'entre nous, dont l'Auteur, de briser maladroitement une concrétion. Cela n'a jamais entraîné que quelque honte ou un malaise gêné; quant à s'extasier sur la mélodie désastreuse...

Cela n'a pas empêché Doudou de devenir Président de notre Société. À l'évidence, en 1909, les *Chercheurs de la Wallonie* avaient encore un long chemin à parcourir. Ils semblent y être parvenus, heureusement (photo 2).

Mais pourquoi avoir fondé *Les Chercheurs de la Wallonie* ?

C'est dû à un malencontreux hasard. Après la découverte de Rosée, dont nous venons de parler, Vandebosch et ses amis y travaillèrent et en parlèrent beaucoup. Soucis de protection déjà, Van Den Broeck, personnage influent, fut invité. Et William Prinz, et Georges Cosyns. Van Den Broeck, Président de la Société Géologique de Belgique et de celle de France — petit cumulardeur déjà — fut invité à Paris pour y présenter une conférence sur la Grotte de Rosée. Maladroitement, la revue *Nature*, qui relata son intervention, lui attribua la découverte de la Grotte. Van Den Broeck n'y était pour rien, il s'en excusa. Mais quelle amertume pour les inventeurs et leurs compagnons ! Ceux-ci en conclurent : «Nous ne sommes rien !» Le 7 juin 1907, la Société *Les Chercheurs de la Wallonie, Société de Spéléologie et de Préhistoire*, était constituée. C'est ce qu'on appelle avoir l'esprit de répartie.

Ramioul : quelques dates pour fixer les idées

Nous n'avons retenu que les plus marquantes :

- Exploitation de l'alun depuis 1603 au moins.
- Exploitation du calcaire par *Cockerill* entre 1817 et 1890.
- Découverte de l'étage supérieur de la Grotte le 19/09/1911.
- Découverte de la Galerie Donceel (étage moyen) en octobre 1913.
- Découverte de la Galerie Louis le 23/02/1915.
- Jonction entre l'étage supérieur et l'extérieur via la Galerie Louis le 18/07/1915.
- Jonction entre le réseau ci-dessus et la Galerie Donceel les 14 et 15/11/1915.
- Découverte de l'étage inférieur actif le 31/08/1955. Première exploration par R. De Fauw et G. Monseur (photo 3).



PHOTO 3. — Homme intrépide, spéléologue à la calme vaillance, Raymond De Fauw fut, avec Guy Monseur le premier explorateur du réseau inférieur de la Grotte de Ramioul. Il fut aussi un efficace Secrétaire-trésorier pour notre Société. Pour nous, par sa sagesse, il reste surtout l'irremplaçable compagnon d'arme de la lutte pour protéger les Grottes de Ramioul, Rosée et Lyell.

- Création du Laboratoire de Biologie Souterraine de Ramioul en 1961.
- Opération survie du 4 au 19 août 1962.

Comment Martel s'est abîmé

En 1902 ou 1903, on n'était pas encore maintenant, ce qui est évident pour la plupart des lecteurs. La moindre entrevue avec le moindre personnage de quelque notoriété n'exigeait pas des semaines, voire des mois de délais. Il est inutile de relater les noms célèbres de ceux qui visitèrent Ramioul, de l'illustre Abbé Breuil pour la Préhistoire au grand Martel, inventeur de la Spéléologie. Ce dernier laissa, à son corps défendant, un souvenir fort médiocre.

À l'occasion de son passage, il fut invité à visiter, entre autre, un modeste abîme de la région. Il faisait très chaud, il avait très chaud, était fatigué et de fort mauvaise humeur. Il exigea des casques et des barques (incroyable, mais vrai !) avant de descendre dans cette toute petite grotte et avant de conclure, péremptoire : « En tous cas, moi je ne descends pas ! » Cette petite grotte de 24 mètres de profondeur (et encore en tirant bien sur les mètres), aujourd'hui disparue, reçut par dérision le nom d'Abîme Martel.

J'avais 16 ans lorsque, ignorant tout de ce qui précède, je me penchai sans la moindre volupté sur les quatre lèvres, pour moi abyssales et glacées, de l'Abîme Martel. J'y ai juré de ne jamais visiter que des grottes horizontales et encore. Serment non tenu. Vous n'avez jamais eu peur, vous ? Moi bien et j'ai trouvé cela très important. Mais peut-être, au contraire de Martel, n'avez vous jamais été de mauvaise foi ? Tant mieux pour vous.

La découverte de la Grotte de Ramioul

Il faudrait dire *les* découvertes, car le réseau touristique fut trouvé en trois fois. Accéder à ces galeries souterraines fut sans doute plus aisé que les réunir pour créer le parcours touristique actuel : les temps avaient déposé tant de sédiments... La partie supérieure de la Grotte fut, comme chacun sait, découverte en 1911 à l'occasion de fouilles préhistoriques. Après une pénible reptation, les Chercheurs accédèrent à une salle donnant accès à la galerie concrétionnée. Cette salle devint bientôt un puits, car deux ans plus tard une nouvelle galerie fut découverte quelques

vingt mètres plus bas et il importait d'établir la jonction. En effet, Donceel s'intéressait et travaillait à une vague crevasse à l'extérieur d'abord négligée par Vandebosch. L'explosif permit à ce dernier de découvrir, en 1913 et en des circonstances hasardeuses, une galerie qui reçut tout naturellement le nom de celui qui y croyait.

Tous les efforts furent faits pour établir à travers les sédiments un passage vers ce que Vandebosch appelait « la grotte proprement dite », c'est-à-dire la partie découverte en 1911. Pourtant, la première jonction fut établie en 1915 avec la Galerie Louis récemment découverte et le réseau ainsi créé fut relié à la Galerie Donceel quelques mois plus tard.

Le réseau actuel résulte donc de travaux entrepris au départ de trois galeries distinctes et convergeant vers le bas de l'escalier métallique actuel.

Vandebosch estime à plus de mille mètres cubes le volume de déblais retiré de la Grotte.

Nous aurions été fier de participer à ces découvertes, mais, outre le fait qu'en l'occurrence nous serions mort à l'heure actuelle, cette accumulation de mètres cubes à extraire nous délivre définitivement de tout regret : nous sommes arrivé au bon moment.

Communiquer sans Internet

C'était tout à fait possible il y a plus de quatre-vingts ans, mais toutefois un peu rudimentaire.

La jonction entre la Galerie Donceel et l'étage supérieur fut orientée par les coups de marteau de Portal sur les parois. Une utile communication sonore facilita le creusement dans la bonne direction, même si les traces de coups de marteau, encore bien visibles, paraissent quatre mètres trop haut. Mais ce qui est à quatre mètres maintenant était sans doute au ras du sol à l'époque.

Pour relier la Galerie Louis à la Galerie Donceel, on eut recours au repérage olfactif : ceux qui travaillaient depuis l'extérieur percevaient l'odeur des lampes à carbure de ceux qui travaillaient à l'intérieur. Nous avons écrit autre part que ce traçage olfactif était sans doute une première mondiale. Grossière erreur. B. Geze rapporte qu'en 1901, la résurgence de la Loue dégageait un parfum d'absinthe. Suite à l'incendie de l'usine *Pernod*

à Pontarlier, d'importantes quantités de « pastis » avaient été déversées dans le Doubs. On admit volontiers que le procédé utilisé par les Chercheurs était nettement moins onéreux.

Pour quoi les Chercheurs ont-ils un jour pris une calotte ?

C'était il y a longtemps, nécessairement. On en riait au soir des dimanches dans le vieux musée. *Les Chercheurs*, après des difficultés que l'on devine, avaient enfin obtenu une superbe calotte crânienne de l'homme de Néanderthal. Un moulage, bien sûr, mais un fort beau moulage qui faisait notre fierté. Du Musée de Seraing au Musée de Ramioul, il y eut déménagement. La superbe calotte disparut. On la chercha longtemps. On se lamenta : tout était à refaire.

Mais on la retrouva miraculeusement, si l'on ose dire, puisqu'elle n'avait jamais été perdue. Retournée là, sur la table, dans le joyeux désordre, elle ne ressemblait plus du tout à une calotte crânienne. Elle servit durant des jours, sinon des semaines, de cendrier. Si c'eut été un maxillaire, sans doute eut-il ri de toutes les dents qui lui restaient. C'était une calotte, mais elle a dû rire quand même, comme tout le monde.

Le vieux Jamin

Vieux comme il l'était, il aimait et osait encore vivre. En homme libre. Il aimait Ramioul et la carrière où il avait durant des années durci ses mains dans le travail. Il résolut de vivre seul, dans un abri sous roche, comme un vieux troglodyte. Il paraît qu'une faille, dans ce que l'on appela par la suite l'Abri Jamin, en contact avec des sous-sols encore inexplorés, amenait en hiver une douce température dans la petite grotte où il avait décidé de terminer sa vie. Régulièrement, ses enfants lui apportaient le peu de provisions nécessaires à son grand âge. Ce n'était sans doute pas facile tous les jours d'exister seul, là-haut dans sa falaise, mais sa chère liberté était à ce prix.

La fin de l'histoire est plus triste : ceux qui voulaient son bien l'engagèrent vivement à mener une vie plus décente (comme s'il était indécent d'être libre !). Le Comte Braconier fit construire à ses frais, sur un terrain communal, une minuscule bâtisse, ni plafonnée, ni pavée, où le bon vieillard fut prié de s'installer. Il ne tarda pas à s'y éteindre, appliquant méticuleusement la maxime : « Vivre libre ou mourir ». Cette ancienne demeure est bien connue de tous : elle devint quelques années plus tard le Musée des *Chercheurs de la Wallonie* (photo 4).



PHOTO 4. – Le vieux Père Jamin, le troglodyte de Ramioul (vers 1907).

Cavernes mythiques, quête inutile et petits secrets

Arthur Vandebosch découvrit la galerie Donceel en 1913. Dès la première exploration, il poussa vers l'ouest jusqu'à l'endroit où se situe le Laboratoire de Biologie Souterraine de Ramioul. Vers l'est, juste une petite salle sans issue. Durant longtemps, rien ne laissa supposer que ce serait un jour l'entrée touristique de la Grotte. Mais cinquante ans auparavant, un vieux carrier avait vu une caverne sous le plancher de la carrière. Je crois que c'est un peu par hasard que l'entrée actuelle de la Grotte a été creusée : au départ, les Chercheurs voulaient retrouver cette cavité. Sans succès. Sous le plancher de la carrière et sous les pieds des visiteurs existe sans doute encore de nos jours, entre l'entrée de la Grotte et la Grotte aux Végétations, cette grotte mythique à jamais perdue.

Mais Vandebosch avait-il son jardin secret ? Dans une des galeries de la Grotte de Ramioul, la longueur qu'il énonce ne correspond pas à la réalité, ni d'ailleurs au plan qu'il publie. On devine la raison de cette omission : là se trouve une petite salle « joliment concrétionnée », dont l'accès fut sans doute volontairement colmaté. Nous savons où. Nous ne savons pas pourquoi. Pourquoi lui qui voulait tout connaître et tout faire connaître de sa chère Grotte a-t-il voulu signaler cet endroit, en faisant en sorte que nul n'y ait jamais accès ? Cet accès, nous l'avons très mollement cherché, sans le trouver. Était-ce seulement par paresse ? À quelques pas seulement du défilé des visiteurs, de par la volonté de Vandebosch, une petite géode, qu'il est peut-être le seul à avoir contemplée, attend depuis 82 ans. Et sans doute pour longtemps encore, car c'est purement pour la forme que nous attirons l'attention sur l'intérêt scientifique de la chose : cette petite cavité protégée sitôt découverte est un témoin totalement préservé qui n'a subi ni la lumière, ni les courants d'air, ni, de façon générale, toutes les formes de pollution induites par toute exploitation touristique. Quelle belle étude comparative du présent et du passé de la Grotte serait à faire ! Riche sans doute d'enseignements pour l'avenir.

Et si c'était cela qu'avait voulu Vandebosch, en visionnaire avisé ?

Vandebosch dit un jour à J. Destexhe que, comme il était appelé à le remplacer un jour, il

devait savoir qu'il restait à fouiller un abri sous roche à Ramioul. Apparemment, il n'en dit pas plus, car Destexhe ne l'a jamais retrouvé. Là, c'est regrettable : si abri il y a, l'intérêt de le fouiller avec les techniques modernes n'échappera à personne.

Complétons ce chapitre en ajoutant que, non plus à quelques pas, mais sous les pas des visiteurs se trouve un vide important. À une époque où le respect de l'environnement était un concept assez vague et non assimilé (d'ailleurs l'est-il vraiment à l'heure actuelle ?), une crevasse — je crois même qu'il y en avait deux — s'ouvrait à même le sol de la galerie. C'était un vide-ordures idéal. On y a déversé de tout, de l'ampoule « brûlée » jusqu'aux pierrailles en passant par les piles usées et les vieux papiers. La honte, quoi ! Cela paraissait comblé et puis, en quelques semaines ou quelques mois, la crevasse avait tout digéré et ouvrait de nouveau son vide à de nouveaux outrages. Bien sûr, ces pratiques irréparables et odieuses ont cessé depuis longtemps.

Années de guerre

On devine que les deux guerres ont été ressenties douloureusement par les hommes authentiques qui restent nos modèles.

La S.A. *Cockerill* subit elle aussi la dictature. Au cours de la première guerre mondiale, des documents et archives, sur la nature desquels nous n'avons aucune idée, devaient être soustraits à la curiosité de l'ennemi. Vandebosch fut sollicité pour la mise en sécurité de ces papiers confidentiels. Certain soir, longeant la Meuse, il transporta de Seraing à Ramioul, une certaine cassette « top secret » soigneusement soudée d'ailleurs. Elle était munie d'une longue cordelette ; ainsi, en cas de mauvaise rencontre, il lui suffisait de la confier à la Meuse pour venir la récupérer plus tard. Tout se passa bien et les documents furent enfouis dans une crevasse de la Grotte de Ramioul. Nous avons, évidemment, voulu voir sur place : une fissure odieuse aboutissant sur presque rien. Vraiment une bonne cachette. Outre sa difficulté objective, la visite de ces lieux nous laisse un souvenir impérissable : la très mauvaise installation électrique de l'époque, pleine de « fuites » nous valu le rare plaisir de remonter une étroiture verticale de quelque sept mètres, le corps parcouru

d'incessants fourmillements dus à l'électricité. Cette crevasse servit encore durant la seconde guerre mondiale pour cacher des armes, paraît-il.

Ce qui précède est la seule certitude historique dont nous disposons. C'est normal : en ces époques douloureuses, la discrétion était de rigueur, la vantardise punie. Sous réserves d'usage, la Grotte de Ramioul aurait aussi abrité des parachutistes alliés. Un fervent patriote, curé de Chokier, exerça, dit-on, une action importante. Il fut d'autant plus à l'aise et d'autant moins soupçonné que sa fidèle gouvernante était allemande.

Élans patriotiques

La jonction entre le réseau supérieur et la Galerie Donceel était imminente. Le 14 novembre 1915, c'est l'occupation, que les Chercheurs restés au foyer tentent d'oublier en déblayant. La dite jonction fut établie d'abord par le rayon lumineux d'une lampe. Rayon suivi tout aussitôt par une longue baguette (quelle drôle d'idée) qui passa d'une galerie à l'autre. Le 15 novembre, jour de la fête de la Dynastie, une habile mise en scène de Vandebosch permit aux fouilleurs « qui ne savaient pas encore » de déboucher non seulement dans la Galerie Donceel tant recherchée, mais surtout sur deux drapeaux belges entrecroisés, ce qui, même de nos jours, est tout à fait exceptionnel pour des spéléologues. Décrire les effusions de ces Hommes, qui réussissaient à retrouver et accroître leur énergie en la dépensant, est superflu.

Tout ces travaux de déblaiement de la Grotte auraient sans doute pu être terminés bien plus tôt et plus facilement. Il eut suffi que les Chercheurs acceptent les propositions de subsides faites par l'occupant, qui trouvait leurs recherches très intéressantes. Toutes les offres du « pseudo-gouvernement wallon de Namur » (Tiens, ils y avaient déjà pensé !) furent rejetées avec mépris. Je crois que c'est dommage : c'est avec une joie féroce que j' imagine l'envahisseur collaborant financièrement à l'aménagement d'une Grotte dans laquelle les Chercheurs ne ménageaient pas leur efforts pour en faire un lieu de résistance !

C'était Robert Leruth

On sait que la fouille — exemplaire pour l'époque — du gisement paléolithique d'Engihoul fut une des premières réussites des Chercheurs. On sait moins que celui que l'on peut considérer comme le fondateur de la Biospéologie belge, Robert Leruth, fut d'abord un archéologue passionné. Il participa activement à la fouille du site. Il était jeune, passionné et donc imprudent. *Les Chercheurs de la Wallonie* pouvaient donc fouiller, mais avec prudence, les relations avec les carriers de l'époque étaient tendues : pas de chutes de pierres intempestives entre autres. Vandebosch nous raconta qu'il fit à chacun d'amples recommandations. Leruth n'en tint nul compte et ce qui devait arriver arriva : « un brusque éboulement et il fut enseveli jusqu'au Saint-Frousquin » nous précisa-t-il. Nos connaissances hagiographiques de l'époque étaient aussi limitées que maintenant, nos connaissances anatomiques assez vagues et nous étions perplexes. Aussi fallut-il que, d'un geste péremptoire de la main droite, il relia le bas de sa hanche gauche au bas de sa hanche droite pour que nous comprîmes l'ampleur du désastre. La chance sans doute a voulu qu'en quarante deux ans de spéléo nous n'avons jamais souffert des conséquences d'un éboulement affectant notre anatomie de la hanche gauche à la hanche droite, surtout vers le sud d'après ce que j'ai compris. Mais cet incident, ajouté à la colère de Vandebosch, qui n'avait pas quatre-vingts ans à l'époque, suffit à éloigner définitivement R. Leruth qui plus jamais ne mentionna la Grotte de Ramioul dans ses écrits. On reste humain et on se venge comme on peut. Quelques années après ces événements, Vandebosch écrivit la note nécrologique du jeune sous-lieutenant Leruth, mort sur la Lys à Melle le 20 mai 1940. Il voulut nous la relire, sans doute pour affermir ses souvenirs. Ses larmes coulaient lorsqu'il arriva aux derniers mots : « L'avons-nous assez aimé ? ». Question à jamais d'actualité d'ailleurs pour chacun d'entre nous lorsqu'un être cher nous quitte. Insupportables, ces gros sanglots de vieux ; heureusement, nous étions jeune et insupportable nous aussi. Peut-être Leruth serait-il satisfait de savoir qu'il y a à Ramioul un laboratoire souterrain où nous essayons, tant bien que mal, de poursuivre son œuvre ?

Pas les premiers

Les découvreurs de la Grotte de Ramioul n'étaient pourtant pas les premiers à parcourir ces lieux : quelques dizaines de milliers d'années plus tôt, le premier explorateur avait le front bas et le menton si fuyant qu'on peut dire qu'il n'en avait pas. Quelle mystérieuse motivation le poussait à cet instant ? Quels sentiments le poussaient à se montrer plus fort que l'angoisse devant cet inconnu souterrain qui terrorisait encore l'homme contemporain il y a moins d'un siècle ?

Quelques silex moustériens ont été retrouvés dans la Grotte, perdus sans doute par les premiers explorateurs. Puis l'accès à la Grotte se colmata peu à peu au cours des millénaires. Pour les Aurignaciens et plus encore pour les Néolithiques, le passage s'était refermé. Jusqu'à un certain jour de 1911...

Pour y voir mieux

J.-P. Discry est myope. Ce n'est pas à proprement parler un vice, mais pour quelque raison obscure (c'est le cas de le dire) jamais il ne portait ses lunettes sous terre. Nous avons fini par l'en convaincre et il nous confirma « n'avoir jamais vu Ramioul comme ça ».

Nous avons relaté autre part que lors de l'exploration du Joint 140, mu sans doute par un vieux réflexe, sitôt arrivé au bas du puits, il déposa sa précieuse monture au bas de l'échelle, où nos gros pieds l'ont évidemment écrasée à notre arrivée sur les lieux.

« Êtres inanimés, avez-vous donc une âme ? » Lors de l'exploration de la Grande Coupole quelques mois plus tard, Jean-Pierre était très affairé à l'équipement du puits. Soudain, il proféra un « Oh ! » désappointé et incrédule que nous n'oublierons jamais...

Arrivé au bas du puits, Jean-Pierre eut comme première satisfaction de retrouver ses lunettes intactes. En effet, au cours des opérations acrobatiques de fixation de l'échelle, les dites lunettes, aussi impatientes que moi, avaient quitté leur légitime et trop lent propriétaire pour entreprendre, seules, l'exploration, lui soufflant ainsi l'honneur d'une « première » dont il rêvait depuis longtemps.

On a beau dire, il est assez peu courant qu'une paire de lunettes réalise ainsi de sa propre initiative une « brillante première spéléologique ». Signalons toutefois que, d'après

Casteret, une aventure semblable arriva naguère à un chapeau de curé, mais celui-ci (le chapeau, pas le curé) fut carbonisé dans l'aventure, tombant sur les journaux enflammés envoyés en éclaireur (dans tous les sens du terme) au fond d'un puits étroit et profond.

Un coup de chapeau à Vandebosch

Ce titre est évidemment un abominable jeu de mots. Nonante années à vivre en Société, cela a parfois posé des problèmes. Nous nous souvenons de ces séances animées de Conseil d'Administration qui duraient jusque quatre heures du matin.

Peu avant notre venue aux *Chercheurs*, il y eut une tentative de coup d'état visant, ni plus ni moins, à virer l'indéboulonnable Vandebosch. Comme souvent dans les ASBL, il y a peu de monde aux assemblées générales. Quelques membres ont voulu tenter leur coup, s'étant soigneusement assurés d'être majoritaires. Le choc ! Calmement, Vandebosch sortit le livre des membres effectifs. Il apparut qu'aucun de ces conspirateurs (les trois dernières syllabes ont été ajoutées pour respecter la bienséance) ne disposait du droit de vote, à leur gigantesque surprise. Il peut être utile de contester, voire d'intriguer, dans une Société parfois dictatoriale. Encore est-il opportun de lire les statuts au préalable.

Pillage œno-spéléologique

Nous l'aimions bien, Roger Navez. Chaque année, il venait passer l'été en famille à Ramioul. Nous étions attentif et impressionné : il aimait la nature et en usait avec finesse, subtilité et respect. Impossible de tout raconter, bien sûr, mais il ébahit le mycologue très débutant que nous étions en nous expliquant qu'il ne poivrait jamais ses plats de champignons : il y ajoutait simplement un fragment d'une espèce de russule particulièrement... poivrée. Il savait aussi préparer un vin merveilleux, qui n'avait pas le raisin pour origine, mais bien les mûres, framboises et myrtilles qu'il récoltait.

En ces temps lointains, nous travaillions beaucoup dans la Grotte, avec une équipe aussi jeune que nous l'étions. Roger connaissait les vertus du monde souterrain. Un jour, nous découvrîmes la « cave » discrète dans laquelle se bonifiait son cher vin. Les jeunes ne respectent plus rien de nos jours, dit-on. Je ne suis pas sûr qu'ils étaient plus respectueux il y

a trente-cinq ans. Certes, nous travaillions dur, mais le vin de Roger, que nous avons pillé sans remords (c'est cela qui m'inquiète) nous y a bien aidé. Jamais Roger ne nous fit la moindre remarque ni le moindre reproche, mais il se vengea à sa façon. Quelque temps plus tard, j'égarai dans la Grotte un superbe couteau à manche de corne dont j'étais très fier, car je l'avais ramené de loin. Les recherches furent vaines. Un jour, Roger l'exhiba ostensiblement devant moi : joie, il l'avait retrouvé et allait me le rendre. « Mais pas du tout, nous affirma-t-il, c'est un souvenir de famille qui m'appartient depuis des années ». Cher Roger, ton gentil sourire malicieux n'a évidemment trompé personne. C'est ce jour là que j'ai vraiment perdu mon couteau et que tu as récupéré ton vin.

Cela faisait désordre

Il est bien connu que les premiers préhistoriens, même les plus célèbres, n'étaient pas bardés de diplômes, qui d'ailleurs n'existaient pas. Ils étaient simplement géniaux et romantiques. Puis les diplômes furent inventés. Il y eut donc les « amateurs » et les « professionnels ». L'ennui, pour la bonne marche de la démarche, c'est que les amateurs n'avaient rien à envier aux professionnels, et vice versa d'ailleurs. Il fallait éviter que surgisse, comparaison n'est pas raison, une espèce de guerre scolaire d'ordre préhistorique. Quelques personnes intelligentes, de bonne volonté et de volonté tout court, ont tout compris avant le désastre. À l'initiative de Heli Roosens, Directeur du Service National des Fouilles, relayé dans notre Province par Joseph Leclercq et Hélène Danthine, Professeur à l'Université de Liège, il fut proposé de créer une Association liégeoise pour la Recherche Archéologique. *Les Chercheurs de la Wallonie*, représentés par J. Destexhe, Président à l'époque, et J. Haeck, Président actuel (j'ai peur d'oublier quelqu'un) furent parmi les fondateurs de l'A.S.Li.R.A. Celle-ci devint un important trait d'union. Il a été dit avec raison qu'elle « [...] ne peut se rallier aux discriminations introduites à l'endroit des archéologues. Seule la connaissance de leur valeur scientifique [...] devait être prise en considération. [...] une collaboration franche et loyale entre professionnels et privés est seule capable de sauvegarder et d'enrichir le patrimoine commun. »

Échec et mat pour les ségrégationnistes de tous poils.

La Spéléologie n'était pas mieux lotie. *Les Chercheurs de la Wallonie* furent longtemps la seule Société structurée. Et puis, après 1945, les Clubs se mirent à bourgeonner comme du yaourt. Anciaux de Faveaux avait pressenti un désordre que les *Chercheurs* n'appréciaient pas davantage. La *Fédération Spéléologique de Belgique* fut fondée en 1953. Citons Georges Thys qui écrivait en 1963 : « Nous adressons notre plus profonde reconnaissance à M. A. Vandebosch [...] et au R.P. Anciaux de Faveaux [...], qui furent les premiers à répondre à notre appel de collaboration. »

Hommage à Jean Siebertz ... et à des temps que le progrès technique n'avait pas encore bouleversé

Un beau tonneau.

Une belle voiture qui s'écrase et qui écrase.

Et moi tout bête. Et quelqu'un qui dit : « On aurait cru qu'il serait mort dans ses bottes ».

Et je ne puis que baisser les yeux dans cette église d'Andenne qui joue les sérieuses alors qu'elle n'est que banale et morne. Baisser les yeux vers mes souliers. Tiens, c'est drôle ! une boucle dorée brille sur mon soulier droit. Rien sur le gauche tout en deuil. Moi qui me suis toujours mélangé les pinceaux, voilà que j'ai mélangé mes souliers. Trop pressé ce matin. Je relève un œil prudent : Jean va barrir son rire dévastateur, je le sens. Non, tout va bien. Son couvercle n'a pas bougé. Il ne rira plus désormais. Et désormais, pour moi, c'est comme un vide, même si nos routes s'étaient séparées depuis longtemps.

Il m'a appris la Spéléologie, alors qu'il l'apprenait lui-même. Je crois qu'il était un peu fou. De ces merveilleux fous dont la folie est illumination et qui sont « protégés sous le manteau d'Allah ». Comment le décrire ? En tous cas, choisir vite un souvenir pour le dire, avant que mon cerveau implode, comprimé par tous les autres.

Le 5 octobre 1958 a assailli Jean à l'improviste. Il avait commis l'erreur de se vanter que nous avions fait le Bernard en six heures et il se vit rétorquer par deux « spéléo-alpinistes » qu'ils l'avaient fait en trois heures et même que deux de leurs amis le faisaient en deux heures.

Il fut persuadé que notre technique (disons la sienne) n'était pas au point et que nous (c'est-à-dire il) pouvions mieux faire.

Le 2 février 1959 à 7h15 — autant dire en pleine nuit pour moi — nous arrivons dans une ferme proche du Trou Bernard. Le café bouillant est le bienvenu après une heure en scooter dans le brouillard givrant qui a transformé Jean en Père Noël. Moi, j'hibernais sur le siège arrière. Jean m'a tout expliqué hier, a minuté chaque étape, ce qui m'a valu une nuit d'insomnie. Éviter toute perte de temps en paroles inutiles et hésitations (alors que moi, justement, j'adore abuser de paroles pour expliquer mes hésitations).

La descente fut une espèce de longue chute libre de 37 minutes jusqu'au siphon, en tentant de modérer tant bien que mal les effets de la gravitation universelle. Il nous suffit maintenant de faire tout juste le contraire de ce que préconise depuis fort longtemps cette même gravitation.

La remontée ne fut pourtant pas triste. Surtout celle du puits de la Grande Salle, où la corde de 10 m. laissée à l'aller ne nous sert plus beaucoup. Arrivé au trois quarts du puits, que nous avons remonté en dehors de son axe, Jean empoigne la corde ruisselante, pendule légèrement pour se remettre dans l'axe et remonte à la force des poignets et à grand peine les trois ou quatre derniers mètres. Minutes de stress, je n'ose regarder. D'ailleurs, d'où je suis, il est hors de vue. « Sainte Marie... priez pour nous, maintenant (mais alors là tout de suite!) et à l'heure de notre mort (surtout la sienne, car elle risque de coïncider fâcheusement avec la mienne)... » À mon tour de jouir de l'impression suave de grimper le long d'un spaghetti à dix mètres du sol. Heureusement, Jean peut m'assurer.

Finalement, nous sortons après 1h54 de progression insensée. Il est content d'avoir mieux fait et moi d'être encore là pour voir qu'il est content.

Bien sûr, selon nos conceptions actuelles de la Spéléologie, ce qui précède est un modèle d'hérésie dangereuse. Les mentalités ont bien changé. À l'époque, nous utilisions au mieux pour progresser ce que voulait bien nous offrir le milieu souterrain. S'il s'avérait trop peu coopérant, alors nous pensions à utiliser du matériel. Je crains bien que maintenant ce soit la démarche inverse. Le progrès des techniques et du matériel a accru la sécurité et permis des exploits peu envisageables il y a quarante ans. Nous nous garderons donc de trop critiquer ce qui était prévisible dès



PHOTO 5. — Jean Siebertz effectuant un rappel de corde dans le Trou Weron (Mont-sur-Meuse, 1958).

1958, lorsque Georges Livanos écrivait, à propos de l'alpinisme : « Verra-t-on le Grec transformer en gruyère les toits de la Cîma Ovest ? [...] Percer des trous dans le rocher est une transformation de la Nature. Pourquoi la limiter ? Il serait aussi logique de faire sauter les surplombs à la dynamite ». Pas exagéré et tout à fait applicable à la Spéléologie où certains semblent très titillés par le souci d'élargir les étroitures...

Mais je souffre sans doute d'une nostalgite aiguë (photo 5).

Wait and wait

Revenons à la Grotte de Rosée. En 1906, son entrée était rébarbative et dangereuse, même pour des gens comme Vandebosch qu'on ne peut guère soupçonner de pusillanimité. Il protestait dans le Tome III du *Bulletin* : « Il y a exactement une année que nous avons découvert la Grotte de Rosée et, malgré les trois-cent-soixante-cinq jours écoulés, nous devons encore conclure notre étude en répétant le titre : on demande une entrée convenable. »

Cher Arthur ! Depuis le 15 septembre 1906, nonante et une années se sont écoulées, soit, en comptant les années bissextiles, 33 283 jours au moment où nous rédigeons ces lignes. Pourtant, le problème a été à deux doigts d'être résolu, grâce à la bonne volonté et à la concertation entre la S.A. *Carmeuse* et les *Chercheurs de la Wallonie*. Le 9 octobre 1997 restera une date maudite : une convention devant régler définitivement la protection de Rosée et Lyell devait être signée devant Notaire. Grâce à l'intervention perverse de nos alliés naturels, cela fut annulé en dernière minute, saccageant ainsi des années d'efforts. Je dirai bientôt pourquoi et par qui, car si l'on nous fait perdre du temps, d'autres en gagnent : ceux qui essayent de créer une nouvelle décharge à proximité du site; ceux qui se livrent au pillage archéologique de la Grotte Lyell sans que nous ayons les moyens d'agir efficacement. Déception énorme donc, mais décuplement de la détermination. Nous y arriverons.

Le plus titré d'entre nous

Ce doit être le 11 avril 1959 que j'ai rencontré François Delhez à la Chantoire de Grandchamps. Quelques mois plus tard, c'était la concrétisation d'un rêve (très modeste, mais nous l'ignorions) : le cirque de Choranche et ses grottes exaltées par A. Bourgin dans son livre *Rivières de la nuit*.

Partout et toujours, François traînait avec lui sa bonhomie gentille et maladroite. Le pire pour lui, c'est qu'il en était conscient.

Après avoir fait gravir un nombre démesuré de mètres à un nombre démesuré de *kit-bags*, nous nous effondrons, agonisants et fascinés, devant le lac, pour nous enchanter, de la Grotte de Gournier. C'était encore le temps des eaux vierges. Trompé par la limpidité de l'eau, François continua sa progression, mu par un enthousiasme interrompu *ex abrupto* lorsqu'il fut dans l'eau jusqu'à mi-jambes. Nous avons à peine ri, car c'était beau de le voir entrer ainsi de plain pied dans son rêve. Comme un quelconque Jésus-Christ qui se serait trompé de lac.

Jules Joly avait fait une chute douloureuse de plusieurs mètres dans la Grotte. Le menton fendu, mais soigneusement agraphé par

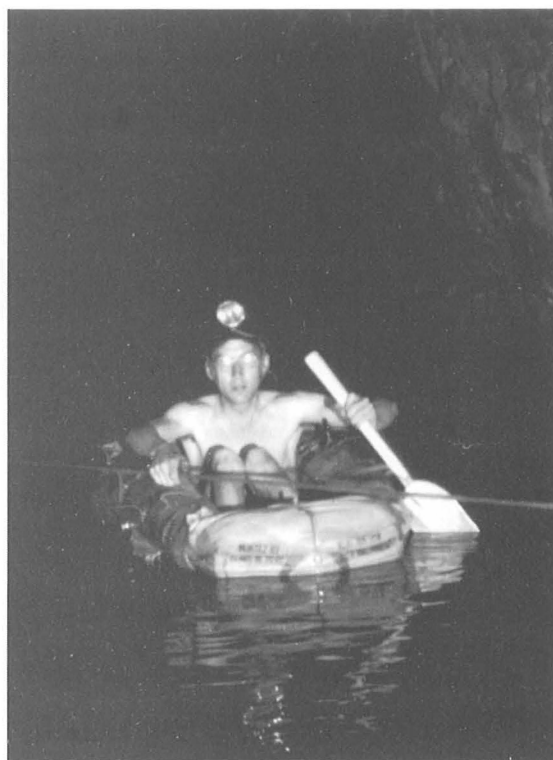


PHOTO 6. – François Delhez au cours du transport des *kit-bags* sur le lac de la Grotte de Gournier (Vercors, France, 1959).

François, il s'endormit en sursaut peu après notre sortie. Il fallut bien le réveiller. François s'approcha, plein de compassion, ce qui, contre toute attente, provoqua cris et convulsions du blessé. « Il rêve, il croit qu'il a mal », nous disions-nous. Il avait, effectivement, très mal, mais il ne rêvait pas : accroupi à son chevet, François, d'une botte distraite, écrasait de tout son poids sur la pierre tranchante la main du blessé.

Mais François était avant tout un chercheur passionné et minutieux. Avec les *Chercheurs*, mais aussi avec d'autres Sociétés, notamment dans le Djurdjura en Algérie, il étudia la vie du monde souterrain avec succès. Il découvrit un nouveau genre, quatre nouvelles espèces et deux nouvelles variétés qui portent désormais son nom. Que l'on en juge :

- Crustacé Isopode : *Proasellus delhezi* (Henry & Magniez, 1973).
- Collemboles :
Gisineia delhezi (Massoud, 1965).
Pseudosinella delhezi (Stomp, 1971).
Typhlogastrura delhezi (Stomp & Thibaud, 1974).

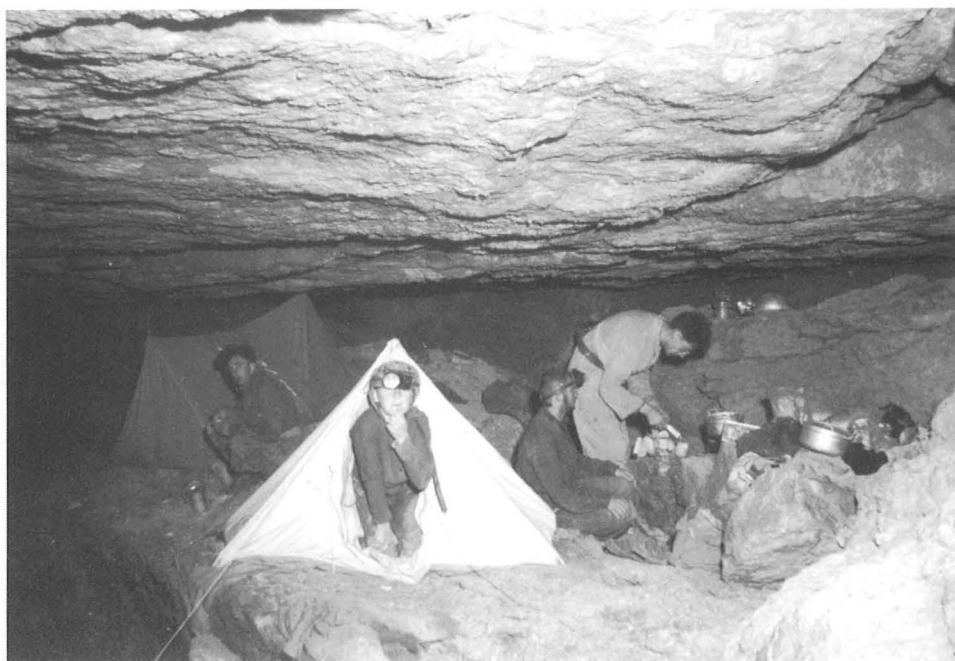


PHOTO 7. – Camp souterrain de la Grotte de Gournier. De gauche à droite, Pierre Simard, Jules Joly, Jean Siebertz, François Delhez.

— Protozoaires :

Diffugia curvicollis v. *trogodyta* (Delhez & Chardez, 1970).

Tracheleuglypha acolla v. *elongata* (Delhez & Chardez, 1970).

À son décès, François confia sa collection d'animaux cavernicoles et sa bibliothèque à notre Société, ainsi qu'un leg qui permit de constituer, selon sa volonté, la Fondation François Delhez (photos 6 et 7).

Quand le suprêmement improbable se réalise

Notre ami Jean Speckens, membre actif du C.É.T.R.E.P., est un champion du tir au propulseur. Sa participation — brillante — aux compétitions du championnat d'Europe de la discipline l'amena certain jour sur un aérodrome militaire. Après la compétition et les démonstrations, on sympathisait, on évoquait et... il évoqua son vieux fantasme de tirer un jour une sagaie sur une voiture, histoire sans doute de comparer la résistance du présent face aux vertus du passé. Comme il n'était pas le seul à être étonné par les performances de cette troisième articulation du bras (non inventée par la nature) qu'est le propulseur, jamais aucune voiture ne se porta volontaire.

« Ici, vous n'auriez pas un avion, par hasard ? » plaisanta-t-il.

« Cela peut se faire : un vieux *Transall* sur lequel les équipages s'entraînent à bricoler et réparer de petites pannes pouvant survenir au cours de missions », lui fut-il répondu.

Sitôt dit, sitôt fait : un car de l'armée conduisit une troupe joyeuse devant une carcasse d'avion dépourvue d'ailes.

La première sagaie de Jean, tirée à 15 mètres, transperça de cinq centimètres la tôle de trois millimètres d'épaisseur. Tirant à son tour, Pascal Chauvaux ne fit pas moins bien.

Jean s'en revint, heureux de sa prouesse anachronique : sa vieille arme préhistorique avait transpercé le dragon volant du xx^e siècle.

Arrêtée là, l'histoire serait déjà étonnante.

Mais Jean ne savait pas encore que l'O.N.U. menait une enquête serrée et tentait d'identifier le terroriste qui, de deux balles bien ajustées (le calibre a pu être déterminé !), avait transpercé son bel avion. Merveilleuse et exaltante méprise : dans la morne plaine semée de méandres du terrain d'aviation, les militaires s'étaient trompé d'avion. La cible offerte à Jean et à Pascal n'était pas le vieux *Transall* promis, mais un fort bel avion des Nations Unies qui, pour avoir connu quelque incident à

l'atterrissage (blocage des freins), était en train de subir une vérification complète.

C'est ainsi que Jean Speckens et Pascal Chauvaux se trouvent, pour une durée de 25 ans, sur la liste noire d'une Force aérienne (pas la belge) pour dégradation de matériel militaire.

Quelques mots à Jacques Danois

En 1962 eut lieu l'opération survie à Ramioul. Nous avons dû «cornacquer» plusieurs reporters vers les emmurés volontaires. Jacques Danois a beaucoup souffert. Ce n'était pas brillant et l'ironie s'imposait : cela soulage et encourage. Jean-Pierre Discry a d'ailleurs écrit autre part : «on nous a apporté Jacques Danois».

Bien des années plus tard, il était devenu celui que l'on sait et c'était à son tour d'être interviewé : dans un hebdo pour jeunes, le journal *Tintin* je crois, nous eûmes la surprise de lire qu'il se rappelait avoir vécu «dans

une Grotte de la vallée de la Meuse» certains parmi les pires moments de sa vie.

Si l'épreuve que vous avez consentie naguère à Ramioul a pu vous aider à devenir ce que vous êtes devenu, soyez assuré, Monsieur, que ce sont les *Chercheurs* qui restent vos obligés. Et merci pour vos reportages et votre humanité.

*
* *

J'ai failli dire «au nom de l'Humanité», alors il me paraît plus qu'urgent de prendre congé du lecteur qui a eu la patience de me lire jusqu'ici. L'occasion des nonante années de notre Société méritait sans doute ce petit effort.

*
* *

Les photos illustrant cet article proviennent des archives des *Chercheurs de la Wallonie*, des collections du D^r Ph. Masy et de J.-M. Hubart.

Adresse de l'auteur :

Jean-Marie HUBART
Rue de Petit-Fraineux, 40
B-4550 Saint-Séverin